Martin BUBER, *La souveraineté invisible. Perspectives pour une humanité qui vient*

Traduit de l'allemand par Gaël Cheptou. Préface de Dominique Bourel.
Paris, Éditions de l'éclat, 2021, 158 p.

Michael Löwy

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/64169>
DOI : 10.4000/assr.64169
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 4 décembre 2021
Pagination : 204-205
ISBN : 9782713228735
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Michael Löwy, « Martin BUBER, *La souveraineté invisible. Perspectives pour une humanité qui vient* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 196 | octobre-décembre 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 13 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/64169> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.64169>

Ce document a été généré automatiquement le 13 février 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Martin BUBER, *La souveraineté invisible. Perspectives pour une humanité qui vient*

Traduit de l'allemand par Gaël Cheptou. Préface de Dominique Bourel.
Paris, Éditions de l'éclat, 2021, 158 p.

Michael Löwy

RÉFÉRENCE

Martin BUBER, *La souveraineté invisible. Perspectives pour une humanité qui vient*, Traduit de l'allemand par Gaël Cheptou. Préface de Dominique Bourel. Paris, Éditions de l'éclat, 2021, 158 p.

- 1 Martin Buber (1878-1965) est un penseur atypique, inclassable. Socialiste religieux, sioniste partisan d'un État bi-national (judéo-arabe) en Palestine, juif croyant mais éloigné de toute orthodoxie religieuse, il a été souvent à contre-courant des idées dominantes, y compris dans sa communauté. Ce recueil de textes politiques – au sens large – inédits en français témoigne de sa haute stature morale et spirituelle. Ils abordent une très grande diversité de thèmes, depuis l'hommage à son ami Gustav Landauer, socialiste libertaire (anarchiste) assassiné par l'armée en 1919 – que Buber qualifie de « guide prédestiné d'un nouveau judaïsme » – jusqu'à la protestation contre le massacre de civils arabes du village de Kfar Qassem par des militaires israéliens en 1956, en passant par une réflexion sur la pensée et l'action de Mahatma Gandhi, qu'il considère comme un véritable prophète. L'ensemble est imprégné d'un profond humanisme, d'inspiration biblique, hostile à toute forme de chauvinisme nationaliste.
- 2 Le texte sur Gandhi, de 1930, est en fait une discussion sur le rapport entre religion et politique. L'Occident moderne, observe Buber, a opéré une disjonction entre le politique et la religion ; Gandhi cherche à surmonter cette disjonction en introduisant la religion dans la politique. Il décrit la politique comme « un serpent qui s'enroule

autour de nous » ; contraint d'œuvrer dans le royaume du serpent, Gandhi se donne pour tâche de le détruire, grâce à la religion. Selon Buber, la religion nous donne le but et le chemin, la politique, la fin et les moyens – deux univers hétérogènes. Dans la doctrine religieuse de Gandhi, la non-violence est le chemin qui conduit au but, même si elle échoue comme moyen de parvenir à une fin politique (l'indépendance de l'Inde). C'est la tragédie de ce grand prophète du peuple hindou. Conclusion de Buber : « L'épée flamboyante des chérubins à la porte du jardin d'Eden interdit tout retour en arrière ; mais elle illumine le chemin à suivre. »

- 3 La question du rapport entre l'univers religieux et celui de la politique est aussi au cœur de la leçon inaugurale de Martin Buber comme professeur à l'Université Hébraïque de Jérusalem (1938). Comme le rappelle Dominique Bourel dans sa préface, Buber était trop religieux pour les philosophes et pas assez pieux pour les religieux ; par conséquent, on « bricola » pour lui une chaire de « philosophie de la société ». Dans cette conférence, intitulée « L'exigence de l'esprit et la réalité historique », Buber discute de la sociologie dans son rapport à la philosophie, de Saint-Simon à Ferdinand Tönnies, et de la philosophie de l'État de Platon, pour conclure avec le prophète Isaïe, qui proclame Dieu comme seul souverain – un « souverain invisible » mais reconnu par le peuple d'Israël. Nous sommes ici sur le terrain de ce qu'on pourrait désigner comme l'*anarchisme théocratique* de Buber, qu'il distingue soigneusement de la théocratie comme domination des prêtres, « la forme absolue de société non-libre ». La hauteur spirituelle de cet essai est impressionnante, mais elle se paye d'une sorte d'« acosmisme », un terme souvent utilisé par Hannah Arendt, c'est-à-dire une certaine indifférence à cette « réalité historique » mentionnée dans le titre, qui prenait notamment la forme, en 1938, comme on le sait, du Troisième Reich hitlérien, son antisémitisme, et sa politique belliciste, qui conduira, très bientôt, à la Deuxième Guerre mondiale.
- 4 Buber s'intéresse à la possibilité d'une paix universelle, fait l'apologie de la désobéissance civile (Thoreau) et dénonce l'assassinat de Bernadotte, le médiateur des Nations-Unies pour la Palestine, par des nationalistes juifs (*Lehi*). Mais c'est surtout en 1947 qu'il revient aux tensions entre religion et politique dans une conférence sur la « validité et des limites du principe politique ». Il y est question de Hobbes, Hegel, Marx et Heidegger, mais surtout de l'énigmatique formule du Christ : « Rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ». Buber refuse les interprétations traditionnelles de cette formule, qui réduisent la sphère du divin au culte, à la « religion ». Pour lui, le rapport à la divinité s'étend à la totalité de la vie humaine, et prend, notamment, la forme de cette injonction du Deutéronome : « Vous aimerez l'étranger. » Donc, conclut Buber, rendre à Dieu ce qui est à Dieu signifie en même temps rendre à l'homme ce qui est à l'homme, « pour le sauver en l'arrachant aux mâchoires du principe politique ».
- 5 Grâce aux Éditions de l'éclat, cet ensemble de textes est maintenant disponible en français, et nous permet de mieux saisir la grandeur spirituelle – mais aussi les limites – d'un penseur exceptionnel.